

POÉSIE NOIR



Trêve de misère

Trêve de misère
La douleur ne fait pas la paix
Malade de la guerre
Ma vie ne peut guérir
Enfant de la guerre
Grandissent mes blessures
Le présent me torture
Entre les murs du bruit
Mes yeux ont trop pleuré
Pour avoir des larmes
Mon cœur déchiré
Ma voix en morceaux
Il n'y a personne pour sentir
Pour voir mon obscurité
La dureté du jour
La fièvre dans mes jambes
Qui parle
Écorche mes plaies
Qui écrit
Noircit mon sang
Qui vient réveille
L'espoir amer
Qui passe me rappelle
La nuit épaisse
Qui chante
Écarte le brouillard
Qui danse
Me remet dans ton sein
Ô, maman !
Le rideau de tes jupes
Couvriraient mon chagrin
Ô, papa !
Tes mains calleuses
Sentaient le pain

LE POÈTE PARLE

Le poète qui parle est un remède pour aujourd'hui.

Le pays est le miroir du poète.

Ses paroles sont le médicament qui maintient nos racines en vie, elles ne meurent pas.

Le poète cachera sa maison dans un arbre et ne rentrera pas dans la ville.

L'histoire commence, jusqu'à ce qu'un trésor de mots se crée entre le poète et nous autres, des mots qui nous emmèneront au paradis.

Le poète cherche toujours la paix, il se tourne, il demande, il chante, il prie... le monde ne le voit pas.

La culture du peuple est la culture de la parole.

Demain est lumineux.
La mort sera écartée.

Il ajoute :

L'espoir n'existe pas

Il n'y a que le malheur

La joie de vivre

La rage au cœur

Cette rencontre avec le poète se retrouve dans la beauté d'un petit mot, un mot qui parle de vie, d'où il y a de l'espoir, d'où il y a de l'espoir...

Nous savons comment la parole est échangée entre deux personnes, le secret du secret, avec le secret du secret.

« Quelqu'un qui n'a pas écouté, parle avec une bouche qui n'obéit pas ».

Pour trouver la racine du problème, il faut analyser le problème, pour le dire, pour le nommer, voire d'où il vient, le chemin qu'il a emprunté... comment, quand, où, et avec quoi ?

Le peuple n'atteint la modernité qu'en revenant aux connaissances antiques Des branches de quelques-uns de ces vieux mots que nous avons appris, la modernité est difficile à réaliser, nous avons honte de nous, modernistes, s'il n'y a pas de racines dans nous-mêmes !

Le poète savant dit :

« Écoute quand nous parlons ».

Des paroles de savants anciens sont citées par le poète dans ses poèmes.

La question de la vérité est d'une grande importance dans la vie, la vérité entre nous (se retrouver), la vérité entre nous et les autres (se retrouver en « société »), avec nous autres, (le pays).

Le poète, qui est un géant, dit dans son discours : *« J'aurai une dette, en ce qui concerne la vérité, parce que les mensonges se propagent ».*

La vérité, dit le poète - qui est un géant, la vérité vient d'en haut et c'est la première, la vérité est la première, et s'il n'y a pas de vérité, pars ou reste, toi - tout le pays, c'est ça, c'est toi, et ce sera toujours toi.

S'il y a la vérité, tout va mieux, tout se passe sans problèmes, la vie est tranquille, c'est mieux.

Libérer la vérité est le but de chacun de nous ; mais chacun est comme il est, pareil, lié au pays ou lié à lui-même, avec l'histoire dont les gens feront la raison de tout...

POÉSIE NOIRE

LE POÈME RÉVOLTÉ

Le sujet c'est vous, c'est moi, c'est nous.

L'objet c'est l'amitié. L'amitié sans laquelle il n'y a pas d'égalité.

L'amitié entre nous, poètes et savants, sûrs d'un même nom, d'un nom qui exaspère les impuissants d'aimer.

Nous tous, nous tous qui résistons à des humains n'ayant pas dépassé le stade de la méchanceté; et qui se plaisent à faire du mal, à tout posséder; à ces faibles humains qui ont la seule force pour raison : nous ne leur fournissons pas les armes.

Et le verbe du poème c'est : aimer...

Les drapeaux sont les linceuls des peuples manipulés comme de la clientèle pour entretenir la concurrence capitaliste. Le capitalisme : cette religion au dieu du nom Argent, au nom du Profit et du Crime, et qui : amène la misère.

Mais, direz-vous, tout le monde est capitaliste!

Les animaux aussi sont capitalistes, qui accumulent des vivres pour le dur hiver! Oui, mais ceux-là qui font aujourd'hui pour demain, ne prennent pas plus qu'ils n'ont besoin pour leur propre subsistance.

Le mauvais capitaliste, lui, prend tout pour lui et est toujours prêt - et par tous les moyens, à acquérir toutes les richesses, par la force : il viole, il pille, il tue, il vole à la vie !

L'oiseau ne pique qu'une graine à la fois, ne dort que dans un seul nid à la fois.

L'humain mauvais ne pense pas, il compte !

Le mal accumule tandis que le bon donne !

Il a bien peu d'amis l'humain qui n'a rien à donner.

Le poème crie quand il veut parler et que dure la misère.

paroles Pierre Marcel Montmory trouveur

sculpture Robert Lerivrain



POÉSIE NOIRE

America Great Again



SANS SOUCI

La nation la plusse meilleure au monde
Où l'actualité est l'inévitable
Spectacle du sport du sexe du sang
Ne paraissent que des ratés
Qui s'exhibent avec leurs gueules de cul
Et se torchent avec des dollars
Le passé repassé des héros en béton
Les pages d'une histoire goudronnée
La culture des troupeaux des clôtures
Les moribonds n'ont qu'une gêne éthique
Ils se multiplient en capitaux pour leurs élus
Et défilent pendant les congés légaux
Monde petit-bourgeois frustré
Des minorités pour tout l'égout
Arrogant la majorité humiliée
Le temps est venu d'abolir le temps
De la haine du ressentiment
Et tout ce tas d'emmerdements

Les sans souci ont le ventre plein
Les frustrés sont impuissants
Les fous réclament le pouvoir
La guerre au peuple innocent
L'argent sale fait couler le sang
La peur règne du lever au couchant
Je ne t'espère plus depuis ma solitude
Je te rejoins sans ta sollicitude
Résister devient mon habitude
Seul je serai le plus fort
Sans me suivre va de ton bord
Notre courage au destin fait un sort
Sans souci tu vas renaître
Chaque jour aux fenêtres
Sans peur de vivre être
Et si la mort m'attend
Elle me recevra amant
Ma vie va en chantant

RÈGLES POUR LA PROPAGANDE POLITIQUE DE LA DÉMOCRATIE BOURGEOISE POPULISTE QUI DÉTESTE LE PEUPLE :

« Plus le mensonge est gros, mieux il passe ».

« La propagande cesse d'être efficace à l'instant où sa présence devient invisible ».

« C'est l'un des droits absolu de l'Etat de présider à la constitution de l'opinion publique ».

« Celui qui peut régner sur la rue règnera un jour sur l'Etat, car toute forme de pouvoir politique et de dictature a ses racines dans la rue ».



POÉSIE NOIRE

VUE DU CIEL

Vue du ciel le beau pays qu'on aurait
Paysages de cartes postales
La Terre nue vue par les racines
Les chers propriétaires des beaux quartiers
Dans leur design merdeux de croquemorts
Consomment tout ce qui assomme
L'idiotie américanisée veille
À la sécurité des bordels
Les macs paient la donne aux putains
Le président élu des Hambourgeois
En sandwich entre deux poules de luxe
Tient la pose avec son arme en rut
Le général des Générés transfuge
Son autorité aux professionnels
La tuerie en bourse peut continuer
Pendant la valse comédie de mœurs
Les matrones en chaleur intriguent
Au cabaret des avatars indignes
Le ministre des sinistres discourt
Combien de violation d'enfants par jour
Pour satisfaire les bouchers nazis
Les règlements fonctionnaires fonctionnent
La police policée ordonne
Le bourreau arrive à l'heure au boulot
La société prospère youp la boum
Les petits bourgeois frustrés magouillent
Bons à rien se vident les couilles
Loin du bruit et de la fureur je vais
Par les chemins où mon pied roule
Vagabond sur la crête des vagues
Sans penser sans rien dire avec moi
J'aime ma solitude où tout paresse
Prend soin de moi et de ma muse
Je voyage immobile dans mon île
Satisfait sans désir toujours je jouis
Et ma muse m'appelle mon beau chéri

POÉSIE NOIRE

**Le dernier est devenu premier.
La cour de récréée est en délire.**

**L'avenir est derrière nous.
Les salauds sont le présent.**

**L'argent n'a pas d'odeur.
Le sang n'a pas de couleur.**

POÉSIE NOIRIE



نزار

Nizar Ali BADR sculpteur

Un conteur prend alors la parole :

« Mes frères, mes sœurs, entendez ces voix qui montent comme des flammes dans l'obscurité. Voici le chant des opprimés, des exilés, des âmes blessées mais debout. Moi, conteur, gardien des récits et des mémoires, je vous livre ces mots gravés dans la chair des poètes et des rêveurs.

Écoutez bien, car ce chant, c'est aussi le vôtre ».

« Mon chant porte les cris d'un monde fracturé, où les tyrans s'enivrent de domination, mais où toujours, dans l'ombre, une étoile résiste. C'est le chant d'Hikmet, de Lorca, de Darwich, d'Éluard, de Neruda, de Qabbani et de tant d'autres, traversant montagnes et océans pour atteindre vos cœurs ».

« Que disent-ils ? Que même dans les ténèbres les plus profondes, une lumière subsiste. Que même dans l'exil le plus cruel, il y a une terre qui appelle. Que même dans la mort, germe l'éternité ».

« Alors, mes amis, mes sœurs, portez ces paroles comme des braises précieuses. Ne les laissez jamais s'éteindre. Car ce chant d'espoir est notre héritage, et tant qu'un conteur racontera, tant qu'un poète écrira, le monde ne sombrera jamais tout à fait ».

Le conteur s'interrompt, lève son bâton et frappe le sol avant de conclure :

« Poète de maintenant, toi qui brille parmi les étoiles, ton nom

s'inscrit aux côtés des justes, des révoltés et des rêveurs. Que ton souvenir éclaire le chemin de ceux qui avancent dans l'obscurité. Car tant qu'il existera un chant, une voix, un récit, l'humanité restera debout ».

A mon père,

**Ton exemple
Tu as dit un mot
plus percutant qu'une balle
Tu as dit un mot
plus vivant que nous
Tu as limé l'outil
pour éviter la rouille
Je t'ai appelé
et la muse m'a livré
Trois lettres
et comme toi j'ai dit NON
Et comme toi
j'ai vaincu les monstres**

Pierrot

Le mot conteur signifie :

« celui qui dit ».

Le terme représente à la fois un personnage ainsi qu'une fonction, et son usage demeure propre aux nomades.

Un conteur populaire est rattaché à la geste humaine (*chansons et contes de transmission orale*), il fait son apparition avec les éternels migrants.

Le conteur relate les prouesses des héros et des héroïnes dans les endroits à large diffusion : places publiques, lieux de culte, marché hebdomadaire. Il déclame, à l'aide d'un manuscrit, son récit

philosophique de manière attrayante et emphatique, et qui peut également faire à l'occasion office de dépêche.

La tradition du conteur est ancrée dans une réalité sociale et politique, car il incarne l'esprit qui veille sur le bien être de l'humanité.

L'humanité est faite de : l'homme plus la femme plus l'enfant, avec la liberté d'être libre; l'amitié entre les amis et la fraternité avec tout ce qui vit.

Le conteur exagère à outrance les parties de son récit et provoque l'étonnement et l'exaltation de ses auditeurs, et il ponctue son dire de dictons et de proverbes. Ces récits épiques sont souvent attribués à d'illustres historiens et plumes en vue de gagner en crédibilité.

MON FILS

Jeune énergie

Printanière

Lave fraîche

Coulée du soleil

Apollon

Tigre d'Amour

Pour Vénus

Aux yeux de velours

Mon fils merveille

Ombre et lumineux

Mon fils m'éveille

À la science patience

Et l'azur gris

Peint en bleu

Un petit nuage

Ensoleillé



Nizar Ali BADR sculpteur



نزار علي



ACADÉMIE DES GUEUX

PRIX GAMELLE DE POÉSIE

J'ai le gène de
la joie de vivre
Avec un rien beaucoup
je m'enivre
Et suis porteur
du virus du bonheur
Tu l'attraperas
si tu as bon cœur

Y aura jamais toujours
Y aura toujours jamais
Y aura toujours l'amour
L'amour !

Y a pas d'autres paradis
Pour faire notre bonheur
Amoureux de la vie
Le temps est un voleur

Il a bien peu d'amis l'arbre qui n'a pas de fruits à donner.



La joie de vivre a des amants
Gare à l'eau vive
Gare aux serments

Qui sème fleurit sa vie.
Qui s'aime récolte des fruits.
S'aimer est le poème.

La liberté d'être libre
L'égalité entre les amis
La fraternité avec le vivant

La poésie est le même mot que la vie.
Ta vie est le poème que tu te fabriques.
Ta vie est ton œuvre, tu es ton poète.
Tu es responsable, tu réponds de toi.

Si tu veux un pays fais-toi des amis.

Ton pays c'est ton corps avec ta peau pour frontière.

www.poesielavie.com

PIERRE MARCEL MONTMORY TROUVEUR

POTÉSTIE NOITRE



photographie de José Miguel Oliveira

ÉTAT DE SIÈGE - Poème de Mahmoud Darwich

Ici, aux pentes des collines, face
au crépuscule et au canon du temps
Près des jardins aux ombres brisées,
Nous faisons
ce que font les prisonniers,
Ce que font les chômeurs :
Nous cultivons l'espoir.
Un pays qui s'apprête à l'aube.
Nous devenons moins intelligents
Car nous épions l'heure de la victoire :
Pas de nuit dans notre nuit illuminée
par le pilonnage.
Nos ennemis veillent
Et nos ennemis allument pour nous la
lumière
Dans l'obscurité des caves.
Ici, nul « *moi* ».
Ici, Adam se souvient de la poussière
de son argile.
Au bord de la mort, il dit :
Il ne me reste plus de trace à perdre :
Libre je suis tout près de ma liberté.
Mon futur est dans ma main.
Bientôt je pénétrerai ma vie,
Je naîtrai libre, sans parents,
Et je choisirai pour mon nom
des lettres d'azur...
Ici, aux montées de la fumée,
sur les marches de la maison,
Pas de temps pour le temps.
Nous faisons comme ceux qui s'élèvent
vers Dieu :
Nous oublions la douleur.
Rien ici n'a d'écho homérique.
Les mythes frappent à nos portes, au
besoin.
Rien n'a d'écho homérique. Ici, un
général
Fouille à la recherche d'un État
endormi

Sous les ruines d'une Troie à venir.
Vous qui vous dressez sur les seuils,
entrez,
Buvez avec nous le café arabe
Vous ressentiriez que vous êtes
hommes comme nous
Vous qui vous dressez sur les seuils des
maisons
Sortez de nos matins,
Nous serons rassurés d'être
Des hommes comme vous !
Quand disparaissent les avions,
s'envolent les colombes
Blanches, blanches, elles lavent la
joue du ciel
Avec des ailes libres,
elles reprennent l'éclat et la possession
De l'éther et du jeu.
Plus haut, plus haut s'envolent
Les colombes, blanches blanches.
Ah si le ciel
Était réel (*m'a dit un homme passant
entre deux bombes*)
Les cyprès, derrière les soldats,
des minarets protégeant
Le ciel de l'affaissement.
Derrière la haie de fer
Des soldats pissent
- sous la garde d'un char -
Et le jour automnal
achève sa promenade d'or
dans une rue vaste telle une église
après la messe dominicale...
(*A un tueur*): Si tu avais contemplé
le visage de la victime
Et réfléchi, tu te serais souvenu
de ta mère dans la chambre
À Gaza,
tu te serais libéré de la raison du fusil

Et tu aurais changé d'avis : ce n'est pas
ainsi qu'on retrouve une identité.
Le brouillard est ténèbres,
ténèbres denses blanches
Épluchées par l'orange
et la femme pleine de promesses.
Le siège est attente
Attente sur une échelle inclinée
au milieu de la tempête.
Seuls, nous sommes seuls jusqu'à la lie
S'il n'y avait les visites des arcs en ciel.
Nous avons des frères
derrière cette étendue.
Des frères bons. Ils nous aiment.
Ils nous regardent et pleurent.
Puis ils se disent en secret :
« *Ah ! Si ce siège était déclaré...* »
Ils ne terminent pas leur phrase :
« *Ne nous laissez pas seuls, ne nous
laissez pas.* »
Nos pertes : entre deux et huit martyrs
chaque jour.
Et dix blessés.
Et vingt maisons.
Et cinquante oliviers...
S'y ajoute la faille structurelle qui
Atteindra le poème, la pièce de théâtre
et la toile inachevée.
Une femme a dit au nuage : comme
mon bien-aimé
Car mes vêtements sont trempés de son
sang.
Si tu n'es pluie, mon amour
Sois arbre
Rassasié de fertilité, sois arbre
Si tu n'es arbre mon amour
Sois pierre
Saturée d'humidité, sois pierre

Si tu n'es pierre mon amour
Sois lune
Dans le songe de l'aimée, sois lune
*(Ainsi parla une femme
à son fils lors de son enterrement)*
Ô veilleurs ! N'êtes-vous pas lassés
De guetter la lumière dans notre sel
Et de l'incandescence de la rose
dans notre blessure
N'êtes-vous pas lassés Ô veilleurs ?
Un peu de cet infini absolu bleu
Suffirait
A alléger le fardeau de ce temps-ci
Et à nettoyer la fange de ce lieu
A l'âme de descendre de sa monture
Et de marcher sur ses pieds de soie
A mes côtés, mais dans la main, tels
deux amis
De longue date,
qui se partagent le pain ancien
Et le verre de vin antique
Que nous traversions ensemble cette
route
Ensuite nos jours emprunteront des
directions différentes :
Moi, au-delà de la nature, quant à elle,
Elle choisira de s'accroupir sur un
rocher élevé.
Nous nous sommes assis loin de nos
destinées comme des oiseaux
Qui meublent leurs nids dans les creux
des statues,
Ou dans les cheminées, ou dans les
tentes qui
Furent dressées sur le chemin du
prince vers la chasse.
Sur mes décombres pousse verte
l'ombre,
Et le loup somnole sur la peau de ma
chèvre
Il rêve comme moi, comme l'ange

Que la vie est ici... non là-bas.
Dans l'état de siège, le temps devient
espace
Pétrifié dans son éternité
Dans l'état de siège, l'espace devient
temps
Qui a manqué son hier et son
lendemain.
Ce martyr m'encercle chaque fois que
je vis un nouveau jour
Et m'interroge : Où étais-tu ? Ramène
aux dictionnaires
Toutes les paroles que tu m'as offertes
Et soulage les dormeurs du
bourdonnement de l'écho.
Le martyr m'éclaire : je n'ai pas
cherché au-delà de l'étendue
Les vierges de l'immortalité car j'aime
la vie
Sur terre, parmi les pins et les figuiers,
Mais je ne peux y accéder, aussi y ai-je
visé
Avec l'ultime chose qui m'appartienne
Le sang dans le corps de l'azur.
Le martyr m'avertit : Ne crois pas leurs
youyous
Crois-moi père quand il observe ma
photo en pleurant
Comment as-tu échangé nos rôles, mon
fils et m'as-tu précédé.
Moi d'abord, moi le premier !
Le martyr m'encercle : je n'ai changé
que ma place et mes meubles frustes.
J'ai posé une gazelle sur mon lit,
Et un croissant lunaire sur mon doigt,
Pour apaiser ma peine.
Le siège durera afin de nous
convaincre de choisir
Un asservissement qui ne nuit pas, en
toute liberté !!
Résister signifie : s'assurer de la santé

Du cœur et des testicules, et de ton mal
tenace :
Le mal de l'espoir.
Et dans ce qui reste de l'aube, je
marche vers mon extérieur
Et dans ce qui reste de la nuit,
j'entends le bruit des pas en mon
intention.
Salut à qui partage avec moi
l'attention à
L'ivresse de la lumière, la lumière du
papillon, dans
La noirceur de ce tunnel.
Salut à qui partage avec moi mon verre
Dans l'épaisseur d'une nuit débordant
les deux places :
Salut à mon spectre.
Pour moi mes amis apprêtent toujours
une fête
D'adieu, une sépulture apaisante à
l'ombre de chênes
Une épitaphe en marbre du temps
Et toujours je les devance lors des
funérailles :
Qui est mort... qui ?
L'écriture, un chiot qui mord le néant
L'écriture blesse sans trace de sang.
Nos tasses de café. Les oiseaux les
arbres verts
A l'ombre bleue, le soleil gambade d'un
mur
A l'autre telle une gazelle
L'eau dans les nuages à la forme
illimitée dans ce qu'il nous reste
Du ciel. Et d'autres choses aux
souvenirs suspendus
Rèvelent que ce matin est puissant
splendide,
Et que nous sommes les invités de
l'éternité.

Mahmoud Darwich de la Palestine

POÉSIE NOIR



photographie de José Miguel Oliveira

Des poètes et de la poésie par **Nizar KABBANI** de la Syrie

(Ses textes ont été chantés par Fairouz, Oum Kalsoum et d'autres. Il est le poète arabe le plus populaire et le plus lu. Il fit un grand effort pour rendre sa poésie compréhensible par tout le peuple et pas seulement par une élite).

Pour moi, la poésie est un voyage vers les autres.

C'est là mon métier. Et le jour où je perdrai mon passeport et mes valises de mots, je deviendrai arbre immobile, mourrai.

Il y a des poètes qui voyagent à l'intérieur d'eux-mêmes – c'est effectivement une manière de se déplacer.

Moi, je voyage d'une autre façon. Mes bateaux sont autres, comme est autre l'Atlas de mes ambitions.

Je ne danse pas sur mes pages tel un derviche désenchanté prenant plaisir à écouter le cliquettement de son chapelet et à tourner autour de soi-même.

Je suis un poète qui veut jouer en plein air, et avec de vrais hommes.

Je ne puis imaginer un poète jouant avec soi-même, à moins qu'il ignore les règles du jeu ou craigne de se mêler aux enfants du quartier...

Le poète est une voix. Or l'une des premières particularités de la voix est de rendre un son et de se heurter à un obstacle humain. Sans cet obstacle, la parole ne peut exister, la langue n'est que bruissement de feuilles mortes dans une forêt inhabitée.

La poésie est une main..., le public une porte... Et le poète qui ne s'adresse à personne reste dans la rue... à dormir.

Nombreux sont les poètes qui y sont encore, car ils ne possèdent pas la formule magique qui leur ouvrirait la caverne d'Ali Baba.



Ainsi la poésie est un message que l'on écrit pour d'autres. Les destinataires en sont une composante importante. Si tel n'était pas le cas, l'écriture serait semblable à une cloche qui sonne dans le néant.

Or le grand malheur du poète d'aujourd'hui est qu'il a égaré l'adresse du public... Il habite un continent, les gens sur un autre, séparés par des océans de complexe de supériorité, de gloriole et de méfiance.

Au lieu d'être un instrument de rapprochement et d'entente, la culture du poète est devenue citadelle interdite au public...

Les trois-quarts de nos poètes actuels se sont attribué, volontairement ou non, un fief intellectuel et poétique qui fait d'eux des exilés vivant hors de la sensibilité générale, des créateurs chimériques parlant une langue inconnue.

Pourquoi ? Pourquoi les facteurs chargés de la distribution des poèmes les retournent-ils à leurs auteurs ? Parce que l'adresse a été omise. Tout simplement.

Sans hésiter j'accuse nombre de nos poètes, dont beaucoup se proclament révolutionnaires, socialistes ou marxistes, de s'être isolés du peuple, en cela très semblables aux

nobles du Moyen-âge vivant dans leur fief culturel et mental.

Ils sont incapables de contact et d'échanges. Incapable de faire de la poésie une chemise que puisse porter n'importe qui.

Le public est comme un enfant très brave, ingénu, qui, pour aimer et lier connaissance, doit comprendre ce qu'on lui dit... Car les enfants n'accordent leur amour qu'à ceux qui comprennent leur état d'enfant et leur remplissent les mains de cadeaux inattendus...

Mais, le fil étant coupé, les poètes devenus auteurs de mots croisés, se sont mis à taxer le public de bêtise, futilité, manque de maturité, ignorance, à prétendre que l'époque a du retard sur leur poésie et que si leurs poèmes restent incompris, c'est bien la preuve de leur grandeur à eux; ce n'est pas eux qu'affecte la maladie, mais le public.

Ils affirment aussi que leurs poèmes marchent dans le futur et que s'ils ne trouvent pas leur place naturelle sur le moment, ils gagneront des dizaines ou des centaines d'années plus tard...

C'est là raisonnement de renard ne pouvant atteindre les raisins, en haut de la treille. La poésie qui ne convient au siècle où elle est née ne conviendra à aucun siècle et le poème incapable de converser avec son siècle ne pourra parler à aucun autre...

C'est parce qu'al-Moutanabbi était la conscience de son temps qu'il a pu traverser les siècles jusqu'au Xème

et qu'il partage nos repas, nos chambres à coucher, les faits de notre existence...

C'est parce qu'Abou Nowás appartenait aux cafés de Bagdad et de Basra qu'il fait partie de l'ivresse et des verres de vin...

C'est parce que Tagore était une portion de l'âme indienne qu'il est devenue portion de l'âme du monde...

Et c'est parce que Garcia Lorca a été exécuté sous un olivier alors qu'il chantait la liberté en Espagne que sa poésie est gravée sur les troncs de tous les oliviers du monde...



LEÇON D'ART PLASTIQUE

Mon fils pose devant moi sa palette de couleurs

Et me demande de lui dessiner un oiseau.

Je plonge le pinceau dans la couleur grise

Et lui dessine un carré

Avec des barreaux et un cadenas.

Mon fils me dit, tout surpris:

Mais c'est une prison, père,

Ne sais-tu donc pas dessiner un oiseau?

Je lui dis : Mon fils, excuse-moi,

Je ne sais plus comment sont faits les oiseaux.

Mon fils pose devant moi ses crayons de couleurs

Et me demande de lui dessiner la mer.

Je prends un crayon mine

Et lui dessine un cercle noir.

Mon fils me dit :

Mais c'est un cercle noir, père,

Ne sais-tu donc pas que la mer est bleue?

Je lui dis : Écoute, mon fils,

Jadis, je savais très bien dessiner les mers,

Mais on m'a confisqué ma canne à pêche,

On m'a pris mon bateau,

On m'a interdit toute relation avec la couleur bleue,

Et avec le poisson de la liberté.

Mon fils pose devant moi son cahier de dessin

Et me demande de lui dessiner un épi de blé.

Je prends un crayon

Et lui dessine un revolver.

Mon fils se moque de mon ignorance

Et me dit, tout étonné:

Ne fais-tu donc pas la différence

Entre un épi de blé et un revolver?

Je lui réponds : Écoute, mon fils,

Je savais jadis comment était fait l'épi de blé,

Comment était la galette de pain,

Comment était la rose,

Mais en ce temps métallique,

Où les arbres de la forêt

Se sont enrôlés dans la milice

Où la rose est en tenue léopard,

En ce temps d'épis armés,

D'oiseaux armés,

De culture armée,

Je n'achète pas une galette de pain

Sans y trouver un revolver,

Je ne cueille pas une rose dans un bosquet

Sans qu'elle me menace de son arme,

Je ne feuillette pas un livre dans une librairie

Sans qu'il explose entre mes mains.

Mon fils s'assoit sur le bord de mon lit

Et me demande de lui réciter un poème.

Je verse une larme sur l'oreiller.

Il la ramasse et me dit:

Mais c'est une larme, père, et non un poème,

Je lui dis:

Quand tu seras grand

Et que tu liras la somme de la poésie arabe,

Tu sauras que le mot et la larme sont frère et sœur

Et que le poème arabe

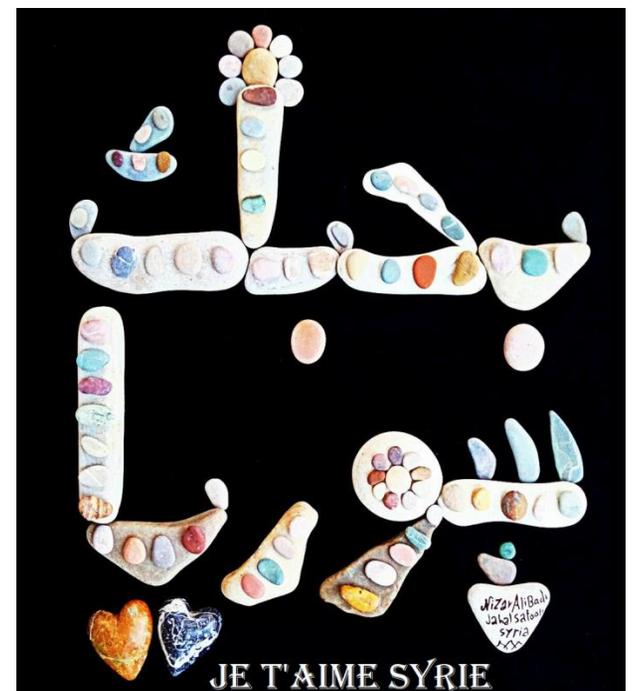
N'est qu'une larme qui coule entre les doigts.

Mon fils pose devant moi sa boîte de couleurs

Et me demande de lui dessiner une patrie.

Le pinceau tremble dans ma main

Et je fonds en larmes.



POÉSIE NOIR



photographie de Vincent Dutois

POÉSIE NOIR

Vous voulez me voir disparaître jusqu'à effacer mon nom mais c'est impossible car je reste dans le cœur de mes amis qui sont pays.



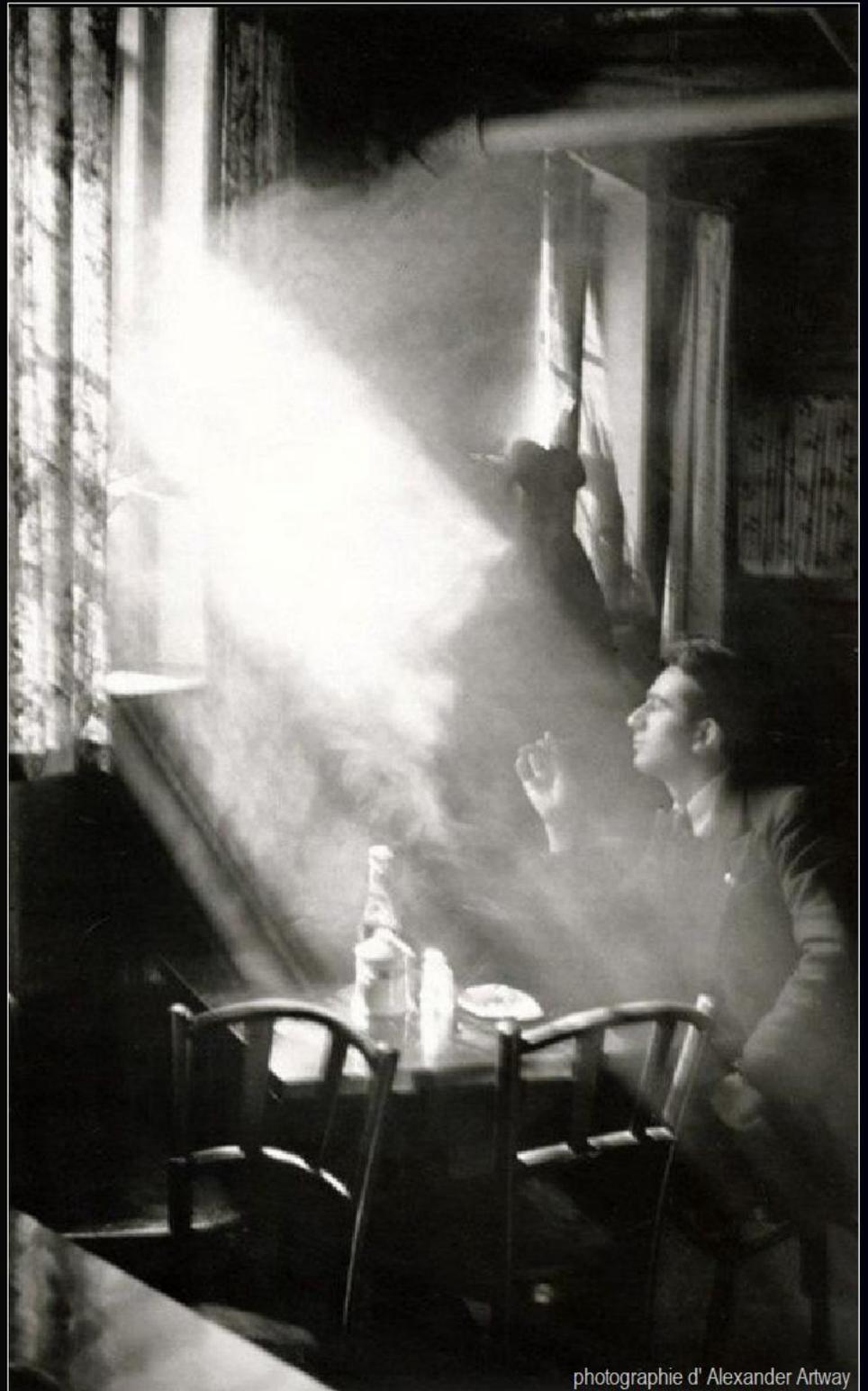
Ce que
la politique
rassemble
Et la religion
le divise
L'histoire
le frappe
Et d'autres
le partagent

photographie de Diane Gimonet

Les bons à rien sont jaloux de mon bonheur.
Les saloperies sont trop basses pour être ramassées.
Ne pas parler des cons et notre indifférence les aura neutralisés.
Nous estimons les salauds par le mépris.

POÉSIE NOIRE

Tu n'as que vingt ans
Que ferais-tu de tes jours
Sans ce petit coin de café
Hors de cet angle de faïence
Décoré d'arabesques bleues
C'est là qu'on te quitte
C'est là qu'on te retrouve
Amer et nonchalant
Dans tes heures creuses
Morbidement figées
Qu'attends-tu
Que le destin renverse la donne
Et que tu recouvres tes sens incisifs
Avant l'ennui vespéral
Qui macère déjà dans ton crâne
Dans mille mirages aphones
Attends-tu
Que l'espérance renonce à sa balade
Et vienne égayer tes sourires jaunes
Elle ténue et toi fourbu
Allez-vous reprendre votre ballade
Et désapprendre à tricher
Entre l'oreiller
Et l'inaugural café du matin
Elle te dira qu'espérer est suave
Et toi te voyant toujours esclave
N'as-tu pas encore vomi ce coin
Son fumet d'heures fastidieuses
Où tournent badauds et plaisantins
Des paumés aux idées creuses
Qui ne chérissent que deux refrains
L'argent facile et courir la gueuse
Va débroussailler ton chemin
Bats-toi car moi je te veux révolté
Assez révolté pour sauter
Hors de la poisse du cercle vicieux
Bientôt chenu presque gamin
Bouscule la résignation enfin
D'un revers de la main attire
Et largue tous tes vocables oiseux
Dès lors balance-toi dans l'avenir
Mû par la braise de ton vœu
On ne peut rien forger sans le feu.
Boualem RABIA



photographie d' Alexander Artway



HUMAIN DE RACE

MAUVAIS

- genre pervers _____
- né pour prendre _____
- politique pouvoir malin _____
- temps argent peur _____
- faible violent lâche _____
- client libre de choix _____
- réflexe soumis obéit _____
- croît espère _____
- croyance _____
- tyrannique supplie _____
- cupide avare _____
- indifférent _____
- moi dictateur _____
- arrogant prétendant _____
- haine des talents _____
- jaloux violeur peureux _____
- xénophobe _____
- raison de la force _____
- concourt _____
- s'augmente _____

BON

- genre naturel
- né pour donner
- sage devoir intelligent
- éternité amour rage au cœur
- déserteur courageux brave
- choix de la liberté citoyen
- pense debout digne
- sait ou ne sait pas doute
- science
- ne quête pas souffre en silence
- donne son pain partage la faim
- curieux
- avec nous ou contre nous mais toujours avec nous
- humble travailleur artisan
- beauté tendresse
- politesse du cœur hospitalier
- étranger
- force de la raison
- participe
- s'améliore



Pierre Marcel Montmory
www.poesielavie.com



BON À RIEN

Absence de volonté et timidité morale

La peur du courage	transforme	en lâche
L'ambition d'arriver	transforme	en poltron
Le désir de jouir	transforme	en pervers
L'envie de posséder	transforme	en jaloux
La faiblesse de l'instinct	transforme	en violent
L'ignorance volontaire	transforme	en esclave
La timidité morale	transforme	en complice des crimes
L'absence de volonté	transforme	en humain déshumanisé
L'absence de pensée	transforme	en client de la tyrannie

POÉSIE NOIRE

LES ENFANTS DU DÉMON



Deux enfants se disputent.
Deux petits démons noirs.
Étaient-ils frères ou cousins ?
Étaient-ils enfants ou démons ?
Étaient-ils seulement des enfants ?

La boue avait la couleur de leur peau,
Le monde avait la couleur de leur cœur,
La neige avait la couleur de leur âme,
La montagne avait la couleur de leur force,
Les étoiles avaient la couleur de leurs yeux.

Ils étaient nus comme les vers
Qu'ils déterraient.
Sales comme la poussière
Qu'ils foulaient,
Méchants comme les hommes
Qui les entouraient,
Heureux comme les oiseaux
Qui les survolaient,
Misérables comme la vie
Qui les terrassait.

Deux enfants se disputent.
Deux petits démons noirs.
Étaient-ils mâles ou femelles ?
Étaient-ils enfants ou démons ?
Étaient-ils seulement des enfants ?

Leur peau avait la couleur de la boue.
Leur cœur avait la douleur du monde.
Leur âme avait la douceur de la neige.
Leur force avait la hauteur de la montagne.
Leurs yeux avaient le bonheur des étoiles



Matéo Maximoff

Nizar Ali BADR sculpteur

Poésie

La Vie



Pierre Marcel MONTMORY *trouveur*



Nizar Ali BADR *sculpteur*



JOURNAL

GRATUIT

La mort n'existe pas
Il n'y a que le mauvais
La beauté reste la beauté
L'amour fidèle et ses enfants

La mort n'existe pas
Il n'y a qu'une mécanique
L'éternité sans horloge
Il y a seulement le cœur

La mort n'existe pas
Il n'y a que le travail
Le temps n'a pas d'enfants
Nous devons être patients

La mort n'existe pas
Il n'y a que l'absence
Un cœur qui bat le néant
Le souffle du vent

Je t'aime

La mort n'existe pas
L'éternité peut-être
Les muses s'amuse
Les poètes ruse

La mort n'existe pas
Le chagrin frappe
Les amants dansent
Les autres regardent

La mort n'existe pas
Seule l'absence
Qui compte ses pas
Ne souhaite plus rien



POÉSIE NOIRIE

L'enfant de Nuit et de Brouillard se nommait Jour.



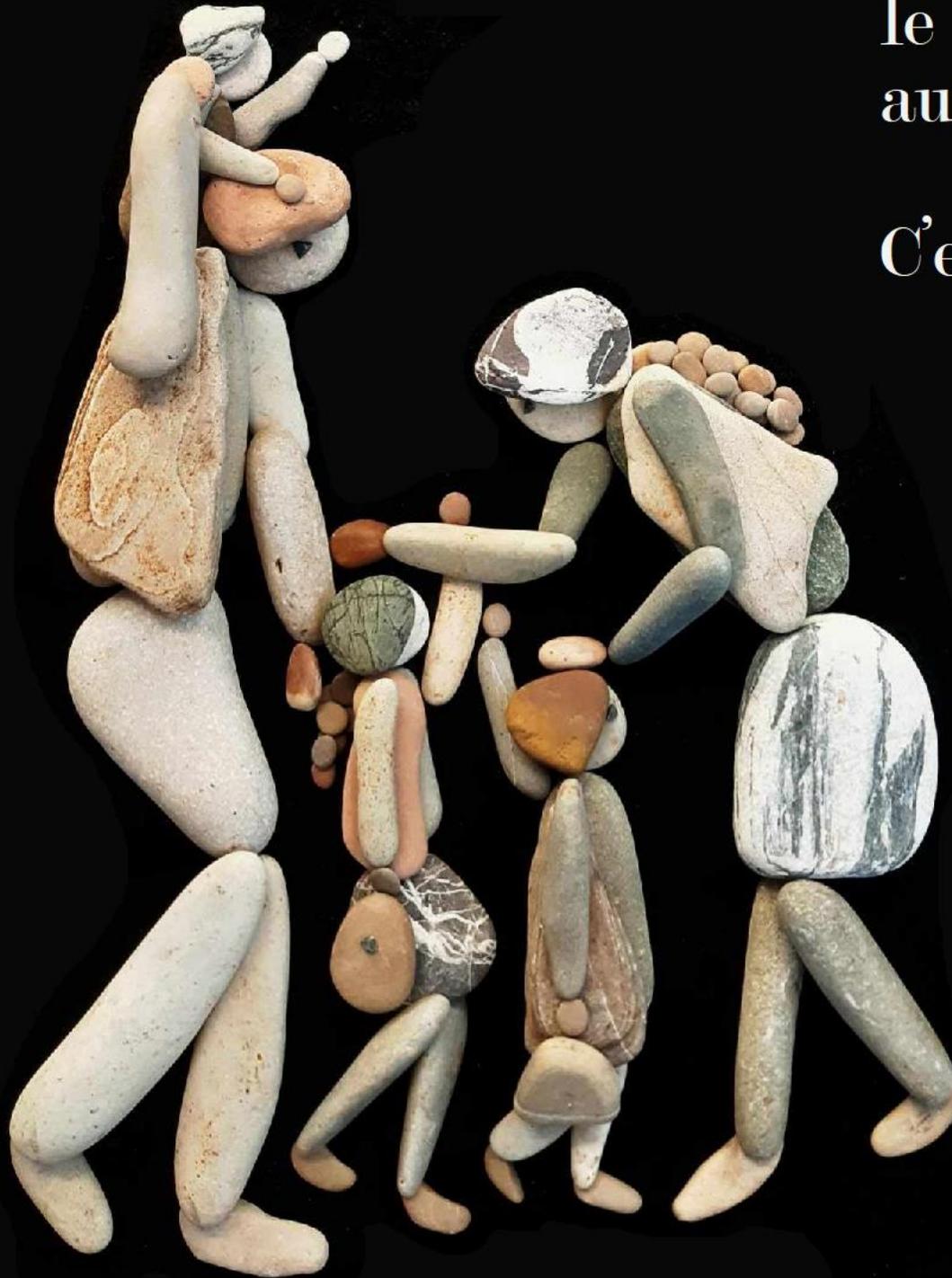
Nizar Ali BADR sculpteur

POÉSIE NOIRE



Qui a déclaré
le droit
au bonheur ?

C'est le peuple.



Nizar Ali Badr

Jabal Safoor
✦ ✦

POÉSIE NOIR



Il a neigé des cendres.



photographies
d'Olga TITOVA

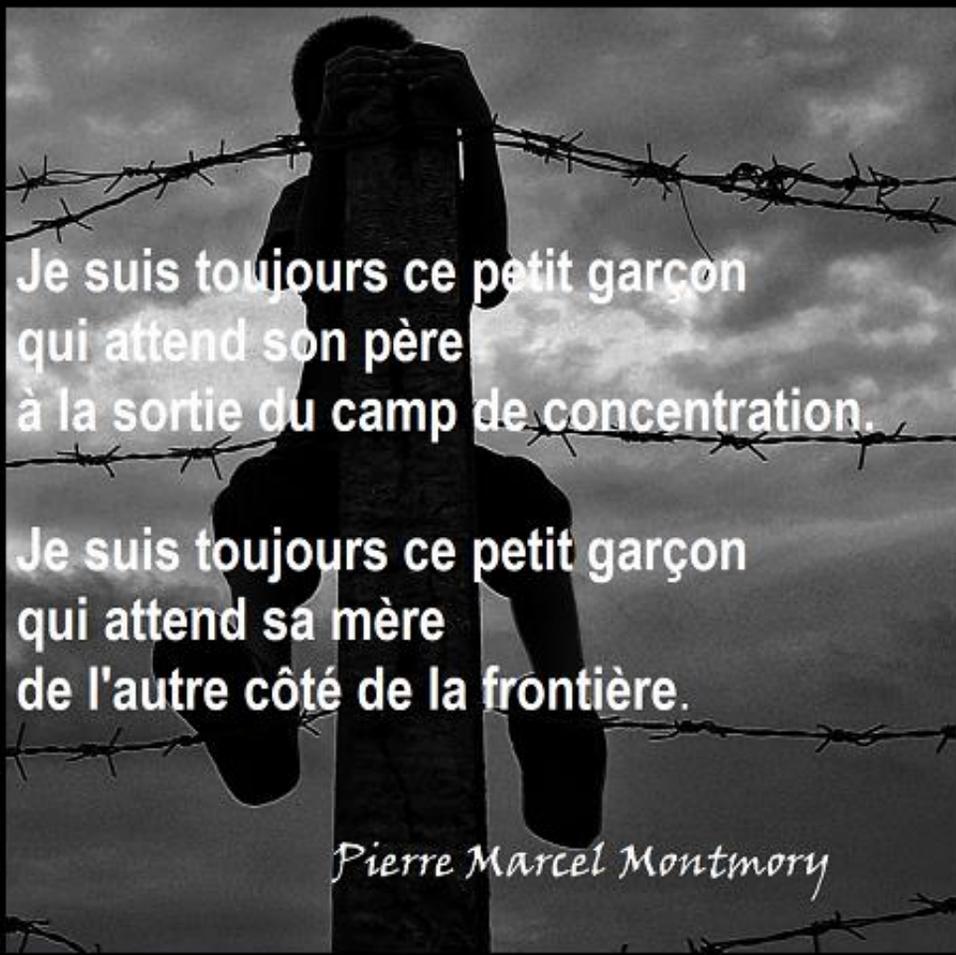
poème de
Pierre Marcel
Montmory

L'innocence est tombée.

**LE SILENCE DES OUBLIÉS
LA VENGEANCE DES MAL AIMÉS
LE VRAI PRIX DE L'HUMANITÉ**

**TOUT LE MONDE A DÉJÀ VU PLEUVOIR
LE SAVOIR NE FAIT PAS LE SAGE
CELA NE S'APPREND PAS**

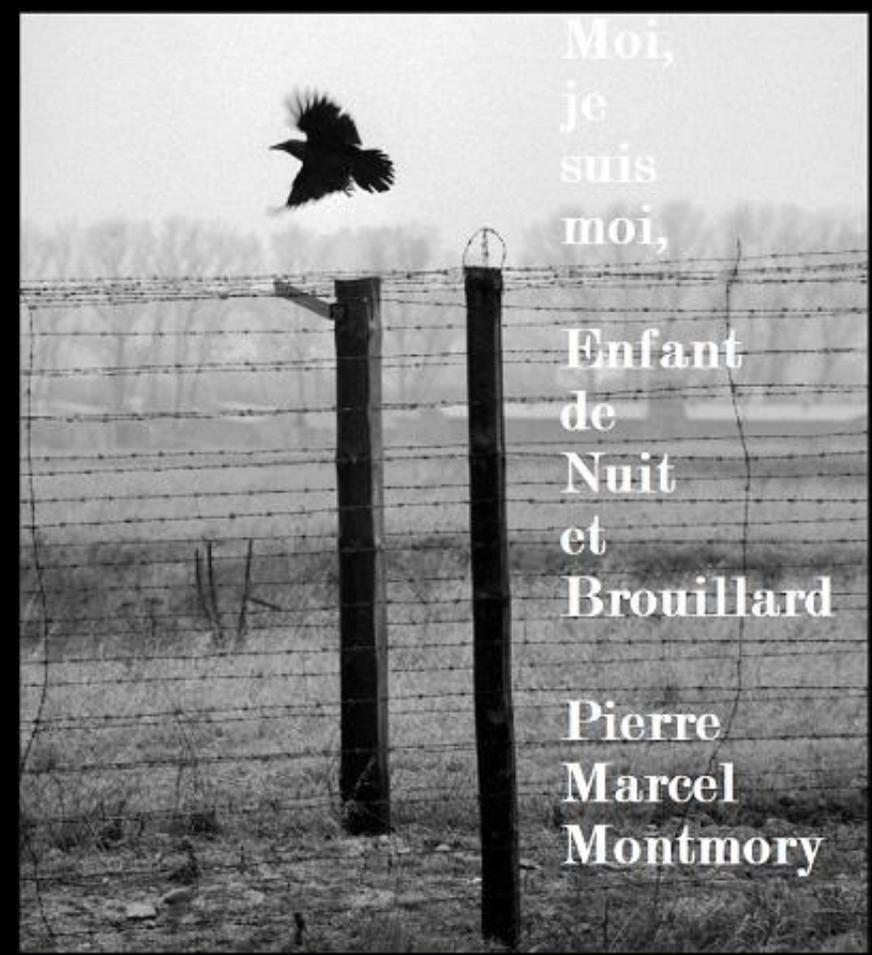




Je suis toujours ce petit garçon
qui attend son père
à la sortie du camp de concentration.

Je suis toujours ce petit garçon
qui attend sa mère
de l'autre côté de la frontière.

Pierre Marcel Montmory



Moi,
je
suis
moi,

Enfant
de
Nuit
et
Brouillard

Pierre
Marcel
Montmory



Kilian Adé BASS scripteur

POÉSIE NOIRE



BLOWIN' IN THE WIND DE BOB DYLAN

Combien de routes un homme doit-il parcourir
Avant de l'appeler un homme ?
Sur combien de mers une colombe blanche doit-elle naviguer
Avant de dormir dans le sable ?
Oui, et combien de fois les boulets de canon doivent-ils voler
Avant qu'ils soient définitivement interdits ?
La réponse, mon ami, souffle dans le vent
La réponse souffle dans le vent

Oui, et combien d'années doit exister une montagne
Avant qu'il ne soit emporté par la mer ?
Et combien d'années certaines personnes peuvent-elles exister
Avant qu'ils soient autorisés à être libres ?
Oui, et combien de fois un homme peut-il tourner la tête
Et faire comme s'il ne voyait rien ?
La réponse, mon ami, souffle dans le vent
La réponse souffle dans le vent

Oui, et combien de fois un homme doit-il lever les yeux
Avant qu'il puisse voir le ciel ?
Et combien d'oreilles un homme doit-il avoir
Avant qu'il puisse entendre les gens pleurer ?
Oui, et combien de morts faudra-t-il jusqu'à ce qu'il sache
Que trop de gens sont morts ?
La réponse, mon ami, souffle dans le vent
La réponse souffle dans le vent

LA CULTURE
L'INSTRUCTION
LE SAVOIR-VIVRE

LE MYSTÈRE DU DON
L'OUVRIER AU TRAVAIL
LE RÊVE RÉALISÉ



POÉSIE NOIRE

LE PRIX DES ÉTOILES

Les gens chassés de ce côté-ci
Comme les gens chassés de l'autre côté
Les gens sont pris dans le mur

Le mur craque
Les gens craquent
Mais les gens se hâtent
De reconstruire ce côté-ci
Comme ce côté-là

Le mur a raison
Les gens ont raison
Mais les gens sont en prison
De ce côté-ci
De ce côté-là

Dans le mur la vie manque d'air
Alors les gens espèrent
Dans le mur mûrissent des graines
Alors les gens ont de la peine

Dans le mur murmure une source
Alors les gens poussent
Le mur va céder
Mais les gens tombent

Le mur se défend
Mais les gens tombent
Le mur grandit
Mais les gens tombent

Comme une tombe
Le mur est silence
Comme une bombe
Le mur est sentence

Et les gens sont des gens
Qui sable et ciment
Tiennent les briques
Jusqu'au firmament

poème dit :



Pierre Marcel Montmory - trouveur



POÉSIE NOIRE

SÉRAPHIN, JUDITH et IBRAHIM



Nizar Ali BADR
sculpteur

Nouvelle de Pierre Marcel MONTMORY

- POÉSIE NOIRE - Journal gratuit - Pierre Marcel Montmory Éditeur -
Imprimé par TC Transcontinental à Montréal – ISBN - PDF - 978-2-925190-77-6

SÉRAPHIN, JUDITH et IBRAHIM

Nouvelle de Pierre Marcel Montmory

Son petit pied glisse dans la chaussure à talon-aiguille, entre ses doigts longs et fins. Elle attache la bride de cuir noir autour de sa cheville diaphane. Elle allonge sa jambe de ballerine et ses mains frôlent son galbe en remontant jusqu'à l'aine blanche. Elle tire son bas de soie couleur chair, elle défait un pli du bas en tirant la soie sur son mollet contracté.

Elle se lève de la chaise, elle se profile dans le contre-jour de la fenêtre de la chambre d'hôtel où elle

finit de s'habiller, ce matin-là d'Avril.

Séraphin a attendu que Judith soit prête à partir, qu'elle ait dormi son compte.

Il la regardait dans la lumière qui éclaboussait sa silhouette si féminine que sa présence était comme un fluide dont les vagues se mouvaient en flammes bleues, en vapeur de lait, il avait le goût à la bouche de l'eau claire, de son corps mélangé au sien. Il s'était habillé exactement comme la veille. Il portait une chemise de coton

blanc brodée à la main, le col large ouvert sur sa poitrine nue, il arborait un petit foulard de soie, rouge, autour de son cou musclé pour porter sa tête qu'il coiffait d'un large feutre violet foncé et un peu usé. Ses pantalons de velours à grosses côtes étaient larges, couleur noire, un peu usé aussi.

Par-dessus il avait un petit gilet sans manches qui cintrait sa taille et une veste noire de travail de toile rude; il se servait de toutes ses poches pour ranger ses seuls biens : une montre

sans bracelet dans un vieux porte-monnaie de cuir mauve, une clef rouillée large comme la main, un petit carnet de notes effeuillé et un stylo-plume. Il avait en tout neuf euros cinquante, de ferraille.

Judith se retourna sur lui qui la regardait sans la voir car il était dans ses pensées. Elle devina ce qui le tracassait. Il tira ses traits vers le bas de son visage lorsque Judith se mit devant lui. Debout, elle le regardait d'en haut, elle plongeait soudain dans son visage défait. Et puis, en souvenir de cette nuit qu'ils venaient de passer tous les deux. Elle et lui souriaient en même temps. Dans leurs yeux on ne put dire qui avait commencé. Ils joignirent leur lèvres et leur baiser les unit pour l'instant de cette journée où les heures avaient commencé, elles aussi, à unir leurs forces, à se ramasser dans les bras du temps qui les broyait. Séraphin serra Judith si fort par la taille, qu'elle lui mordit la bouche. Le chœur de leurs cris réveilla le silence de l'hôtel, qui était comme un témoin muet, dans le silence de Dieu : un homme et une femme, qui se livraient parce que sacrifiés.

Ils ont desserré leur étreinte. Séraphin lave le sang de sa bouche. Judith repeint ses lèvres en rouge carmin, redresse sa chevelure, se contorsionne devant le miroir pour vérifier l'apparence d'elle-même. Séraphin s'approche de la porte comme s'il allait sortir.

- Prends ton sac, on se tire.

Judith, soudain affolée, ramasse son sac et balbutie :

- Où ?

- T'as qu'à me suivre.

- T'as du fric, pour un petit-déjeuner ?

- Pour un petit déjeuner, oui, pour le reste on a la vie pour trouver.

Séraphin dévale les marches quatre à quatre, son corps souple glisse le long de la rampe. Judith le suit et descend prudemment sur ses talons aiguilles, l'escalier est fraîchement lavé, elle manque plusieurs fois de se casser la figure.

Le patron de l'hôtel, un petit gros à tête de grec, prend le frais en sifflotant sur le trottoir devant la porte. Séraphin arrive en coups de vent, il aperçoit le taulier, esquisse un pas de danse comme pour changer de direction puis se ravise et va droit à la sortie, en passant près du boss. Il le salue en touchant son chapeau, lui tortille un sourire de connivence mais le vieux le regarde d'un œil noir, il l'inquisitionne :

- Quand allez-vous me payer ?

Séraphin s'approche, l'air bon enfant :

- Cette nuit où jamais.

Le vieux, les mains dans le dos, regarde ses pieds et, en bougonnant, il toise Séraphin qui le regarde dans les yeux, un air idiot sur le front, le sourire narquois dans le coin de sa bouche. Le taulier :

- Qu'est-ce que vous m'offrez en garantie ?

Le vieux con a l'air d'insister et Séraphin réplique comme au théâtre, une phrase dont il semble être lui-même l'auteur :

- J'ai laissé ma valise là-haut dans la chambre, vous pourrez en disposer si je ne vous paie pas, j'ai dedans quelques affaires de valeur.

- Pourquoi ne les rendez-vous pas puisque vous n'avez pas d'argent ?

- Ce sont des affaires de famille, c'est sentimental.

- C'est sentimental ? Et la note à payer : c'est sentimental. Vous n'avez pas d'argent, vous cherchez du travail ?

- Quel genre de travail ?

- Dans un restaurant.

- Ah, je vois, plongeur.

- Ça vous intéresse ?

Certainement pas, monsieur, je suis un artiste, moi, je ne gagne pas ma vie, elle m'est offerte, je suis un poète.

Le vieux propriétaire et le jeune Séraphin se retournent au bruit des talons-aiguilles de Judith qui tricote des gambettes devant l'hôtel. Elle s'approche des deux bonhommes :

- Je pourrais faire le ménage, je suis travailleuse.

- Merci ma jolie. Le ménage je m'en occupe... Occupes-toi de trouver de quoi, si tu veux que ton ami récupère la valise où il a caché un fabuleux trésor.

- Si tu touches à ses affaires, je te casse la gueule.

- Judith.

- Allez-vous en tous les deux avant que je me fâche.

- Salaud.

- Allez, viens, Judith.

Il empoigne la môme par le bras et la tire vers la fuite. Judith se retourne vers le vieux qui jubile en la regardant de ses deux yeux de cochon, il la déshabille mentalement, les deux mains fourrées dans les poches de son

pantalon, il rit et bave. La gosse est furieuse, elle crache devant lui par terre avant de disparaître sur les traces de Séraphin qui l'attend au carrefour.

Séraphin lâche un grand coup de sifflet et Judith est déjà sur lui, elle saute dans ses bras, il la serre contre lui.

Les amoureux tournent et embrassent l'Univers avec eux. Le jeu peur durer car la faim ne les fait pas souffrir, ils n'ont que l'eau des fontaines pour vivre. Mais la Terre se dessèche et il faut faire vite avant que la peau des amants ne soit brûlée par le feu inextinguible de ce nouveau temps.

Ils remontent tous les deux l'avenue en direction du Soleil, ils marchent comme à l'affût, ils marchent vite regardant tout autour d'eux. Le ciel, une toile bleue tendue qui va craquer dans l'air sec. Un léger vent enveloppe leurs corps, seule leur âme est fraîche ombre où ils plongent, sans savoir si, à la surface ils nageront encore. Jusqu'à la rive, le passeur compte les pas de ces voyageurs aux sourires heureux. Il les guidera jusque chez la mort dans le noir des nuits. Quand enfin les marins amants de la mer auront trouvé le port d'attache au cou d'une fille qui les trompa, pour une chanson, un peu d'or ; la mort les unit dans le linceul d'un lit d'hôtel.

Mais l'amour ne peut pas mourir de faim, il se nourrit de lui-même.

Séraphin et Judith traversent la rue. Ils entrent dans un petit café, où, à cette heure de midi, les tables à la terrasse commencent à se remplir pour le déjeuner. Ils choisissent une table au bord du trottoir. Judith lit la carte, Séraphin est presque allongé sur sa

chaise, comme dans un fauteuil, il pose une jambe sur une cuisse, s'étale, décontracte, il baille.

- Qu'est-ce que tu prends ?

- Un grand crème et un croissant.

- Attends.

Judith l'interrompt :

- T'auras assez ?

- Si je prends qu'un café, oui.

- Je crois que je peux t'offrir le croissant. Attends un peu, il faut que je fouille dans mon sac.

Pendant ce temps-là, Séraphin tourne la tête dans tous les sens, il tente d'attirer l'attention du garçon qui zigzague entre les tables.

- Hep.

- J'arrive.

Judith étudie toujours la carte du menu comme si elle tenait à découvrir quelque met extraordinaire qu'elle puisse déguster pour satisfaire son appétit, tant la joie de vivre danse dans son corps à peine posé sur la chaise. Seul son regard est présent. Séraphin cherche à lire dans ses yeux tous les mots qui lui disent qu'il est heureux de vivre avec Judith.

Si le mot existe, c'est que la chose existe. Alors, l'amour existe et Séraphin et Judith aussi.

Judith lève le nez de sa lecture, elle apostrophe le garçon qui se trouve à côté :

- J'ai faim, monsieur.

Le garçon, un parisien au visage gris et à l'œil torve, se retourne.

- Tout de suite, mignonne.

- Eh, vas-y mollo, si t'es pas beau.

Séraphin engueule le garçon qui est déjà loin et qui gueule, lui, vers le comptoir, sa commande :

- Un crème, un café...

Le bruit des paroles mélangé au tintamarre de la ville embrouille l'ambiance chaude de la terrasse encombrée de gens et de marchandises.

Comme par miracle, le garçon est déjà de retour :

- Et voici, les amoureux.

- Et la soustraction ?

- Très juste, drôle même.

L'addition donc : douze euros quatre-vingt-quinze.

Judith ramasse le ticket et compte dans sa tête. Séraphin ouvre son poing sur la table et sa main aplatit le tas de ferraille, Judith, bien droite sur sa chaise, sort la main de son sac et fait paraître sur la table un beau billet de deux cents euros.

Judith tient le billet posé sur la table, lâche un sourire de circonstance au serveur indifférent. Séraphin en sursautant sur sa chaise, se réveille soudain et interroge sa compagne qui coupe la question qu'il allait poser :

- Je m'excuse, je n'ai pas de monnaie.

Et elle se rassoit. Alors Séraphin en profite pour poser sa question mais, au moment d'ouvrir la bouche il reste la mâchoire bloquée, muet. Quelle question, en effet, valait-il la peine de poser ? Judith avait de l'argent, et bien tant mieux, de toute façon, avec ou sans il faudrait bien vivre et, si c'était avec Judith, c'est évident qu'il l'aimait pour ne pas se passer d'elle, comme si elle était sa vie, comme si elle était la vie.

Judith a partagé le croissant en deux. Ils déjeunent sans parler, ils se fient aux bruits de l'ambiance. Les clients de midi vont et viennent. La chaleur étouffe.

Les clients, ici, ont le choix. On peut même emporter son casse-croûte et sa boisson enveloppés et aller déjeuner sur un banc dans la rue. Les pigeons font l'ambiance et les moineaux piaffent sur votre tête. C'est la fête pour soi tout seul, le défilé de têtes qui vont et viennent et vous, assis sur un banc dans la rue vous fixez les gens. Séraphin et Judith jouent à donner des noms à tous ces êtres que l'on croise dans la vie sans les connaître, ils sont faits de traits grossiers comme des anecdotes à l'intérieur d'un roman. Ils jouent tant qu'ils oublient tout. La mémoire revient et déchire le voile de leur absence au réel, ils se doivent de se lever et faire quelque-chose, mais quoi ?

- Si on allait nous promener ?

- Faut que je me trouve un boulot.

- Tu en trouveras en chemin.

- D'accord, par où on va ?

- Par là.

Elle a levé la main en pointant son doigt, elle est debout maintenant, Séraphin l'imite et ils sortent de la foule presque à la nage, ils échouent sur le quai du port. Le vent, le calme bouillant, les mouettes criardes. Ils sont haletants. Appuyée à la rambarde, Judith crie :

- Viens, Séraphin.

Elle part en avant vers la mer, il court presque derrière elle.

Séraphin la suit comme un loup, il est collé à ses pas, il rive sa marche à son odeur. Elle roule ses hanches. Ses jambes légères la portent comme une gazelle, elle marche devant lui pour lui ouvrir la route. Il chasse dans le sentier de sa gloire.

Le couple se promène sur le chemin côtier après avoir longé les quais du port encombré de bateaux de toutes sortes, de tous les pays. Le chemin domine une falaise abrupte qui domine la mer. Le temps est radieux. Un coin de l'horizon reste sombre. Tout le reste n'est qu'éclat de lumière. Le haut de la falaise est coiffé d'herbes balayées par le vent fort. Il faut se pencher en avant pour avancer. Judith arrête de marcher, elle relève son corps qui se déplie dans une claque de vent, elle est assise de force et, ses paroles sont noyées :

- Arrêtons-nous.

Séraphin n'a pas tardé à la rejoindre et il se couche près d'elle dans les hautes herbes.

La fille s'approche du garçon, bouge comme un vrai félin. Son corps ondule à la surface de l'herbe tendre, sa chair frémit sous sa peau transparente, blanche rosée, comme l'hymen d'une vierge. Elle balaye de ses longs cheveux noirs le visage de Séraphin.

Séraphin la regarde faire dans la tranquillité de son désir il sait que c'est elle qui l'appelle. Il a croisé les bras sous sa tête et semble attendre que la mer s'ouvre tant il est prêt à se donner à elle dans le calme parfait de son âme. Judith défait sa robe, son soutien gorge, sa culotte. Dans la discrétion de la nature elle commet ses actes d'instinct, pour son amour. Ses seins se gonflent de sève, sa croupe se fait large, elle cabre ses reins, s'ouvre à lui, Séraphin.

Il est encore plus beau lorsqu'elle est nue. Elle ouvre sa braguette et lui fait un plaisir coquin. Goûte à la force du désir, emportée par les flots. Le

marin la trouve sur sa quille. Pauvre goélette de pacotille, fille mouillant mon port, je monte à son bord.

Ils se sont assoupis, le temps au vent de passer sur eux, emportant les nuages.

Le Soleil avait basculé derrière l'horizon quand ils se sont mis debout et ont repris leur marche, en direction de la ville.

- Viens, lui avait simplement dit Séraphin.

Et elle l'avait suivi. Et elle a bien fait, de le suivre, cet amoureux-là. Elle ne s'ennuyait jamais avec lui.

Ils revinrent sur leurs pas et Séraphin ouvrait la marche. À l'horloge du port il était huit heures. La journée avait été magnifique et les gens s'attardaient dehors, avant les soupers.

Ils entrèrent dans le petit café de ce matin près de leur hôtel.

Camille, le patron, s'affairait derrière son bar à servir des apéritifs quand Séraphin fit son entrée. Il se dirigea tout droit entre les clients, fit le tour et passa derrière le bar. Là dans un coin entre des caisses il prit sa guitare. Camille qui l'avait senti dans son dos laissa tomber malgré lui :

- Bonne chance, Séraphin.

Séraphin s'effaça, vite fait, et rejoignit Judith qui l'attendait dehors.

Judith est assise à une table avec Ibrahim qui sirote un café :

- Bonjour Ibrahim.

- Bonjour Séraphin, comment tu vas ?

- Bien, merci. Tu es prêt ?

- Dans deux minutes. Assieds-toi.

Séraphin s'assoit à la table entre Ibrahim et Judith.

Maintenant ils forment un cercle pour se concerter. Ils n'ont pas besoin de beaucoup de mots pour se comprendre. Ils se connaissent bien, ils savent qui ils sont : des artistes. Ils vont bientôt entrer en scène et ils se détendent une dernière fois avant de bondir à l'assaut du public. À la prochaine manche, ils feront les comptes. Maintenant le compteur est à zéro, c'est un nouveau jour, il faut en profiter d'être là tous les trois, réunis pour le Grand Mystère.

Ibrahim sort avec précaution de sa veste de costume, un étui à cigarettes. Lentement, il en choisit une, la porte à la bouche, referme son étui en le faisant claquer d'un petit coup sec, d'une autre poche il sort un joli briquet doré qu'il fait claquer aussi et qui étincelle dans sa main. Il porte la flamme doucement jusqu'à la pointe de sa cigarette, tire une longue bouffée de fumée qu'il rejette en l'air après l'avoir dégustée.

Le scénario est le suivant : un vieux monsieur riche a rencontré une pauvre fille des rues et, par charité, il l'invite à manger au restaurant. Pendant ce temps, l'amoureux de la fille est à sa recherche. Il entre par hasard dans le restaurant où sont attablés le vieux et la fille.

- Comment, c'est encore toi, et moi, moi qui te cherche, moi ton fidèle serviteur que tu trompes pour un repas.

- Pour un repas, pour un repas ?

La fille se lève et continue à crier :

- Ça fait trois jours que je n'ai rien mangé. Tout ce que tu me laisses, c'est les restes.

Le garçon se fâche :

- Les restes, des restes ?

Il se tourne vers le vieux qui tremble de peur. Il fait semblant de lui donner une tape sur la tête mais, dans son mouvement, il accroche exprès la perruque du vieux. Son trophée à la main, le jeune annonce à la cantonade :

- Il ne reste rien sur la tête des vieux qui volent la jeunesse.

Alors, le vieux, se sentant humilié se lève, va pour récupérer sa perruque, esquisse un geste mais le jeune garçon, plus fort et grand que lui avance pour le faire reculer vers la porte en brandissant bien haut la perruque. On croyait que le jeune allait frapper le vieux.

D'un coup la claque partait et l'assistance sursautait, et c'est le jeune qui s'affalait. Sur quoi, Ibrahim se hâta de dire :

- Merci messieurs-dames pour notre petit théâtre.

Ibrahim saluait tout le monde et Séraphin se relevait pour saluer avec lui, et Judith, et tous en chœur passaient leur chapeau en disant de belles paroles, des mercis les amis, à votre bon cœur, la paix soit avec vous...

Ils ressortaient triomphant comme des stars après leur show, ils comptaient ensemble la recette et se la partageaient en parts égales et ensuite, avec de quoi pour tenir deux ou trois jours d'avance, ils décidaient : c'est le temps des vacances, il faut se lâcher. Séraphin partait avec sa pépée dans la nature, et Ibrahim allait draguer dans sa chasse personnelle.

Une fois les dettes payées au taulier, Séraphin et Judith avaient des ailes.

Pierre Marcel MONTMORY *trouveur*

Ce qui compte c'est la puissance de la joie qui éclate à la vitre de nos yeux.

Anton Tchekhov :

Comment les communautés défaillantes fonctionnent-elles ?

Dans les sociétés en échec, il y a mille imbéciles pour tout esprit raisonnable, et mille mots pourris pour chaque parole consciente, la majorité reste l'ignorant, et domine toujours le sain d'esprit.

Si vous voyez des sujets triviaux s'élever dans une société sur des paroles conscientes, et que des gens triviaux mènent la scène, vous parlez d'une société très ratée.

Par exemple, des chansons et des mots insignifiants, vous voyez des millions de gens danser et répéter les mots. Et le propriétaire de la chanson devient célèbre, connu et aimé, les gens prennent leur opinion sur les produits de la société.

Quant aux véritables écrivains et auteurs de talent, personne ne les connaît et personne ne leur donne de la valeur ou du poids.

La plupart des gens sont banaux et consomment les absurdités et les drogues.

Quelqu'un qui nous engourdi pour faire disparaître nos esprits et quelqu'un qui nous fait rire avec des choses banales est mieux que quelqu'un qui nous réveille à la réalité et nous blesse en disant la vérité.

Je t'aime.

Personne n'est un étranger.

Sham a huit ans :

« Avant j'étais très belle ».

(Avec ses mains, elle mime les contours d'un visage disparu):

« La guerre m'a détruite ».

Les descendants de résistants et de résistantes entendent rappeler, à la veille des élections législatives la nocivité des idées d'extrême droite qui propagent toujours les mêmes messages de haine à l'encontre de minorités.

La vie est courte. Nous l'avons passée dans le tourment et son titre est douleur.

Autrefois c'était toujours et maintenant c'est revenu et demain c'est encore.

Nous vivons d'éternité, et nous laissons aux aquoibonnistes le temps mécanique des horloges.

Nous glissons dans la fluidité de l'infini.

Se taire aide l'opresseur.

Parler inquiète le tyran.

Federico Fellini : « *Le fascisme naît toujours d'un esprit provincial, d'un manque de connaissance des vrais problèmes et du rejet des gens, que ce soit par paresse, préjugés, cupidité ou ignorance, pour donner un sens plus profond à leur vie. Pire encore, ils se vantent de leur ignorance et cherchent le succès pour eux-mêmes ou pour leur groupe à travers une présomption, des affirmations sans fondement et une fausse démonstration de bonnes qualités, plutôt que de faire appel à la véritable capacité, à l'expérience ou à la réflexion culturelle.*

Le fascisme ne peut être combattu si nous ne reconnaissons pas qu'il est simplement le côté stupide, pathétique et frustré de nous-mêmes dont nous devons avoir honte ».

La démocratie bourgeoise populiste déteste le peuple.

Il n'y a pas trop d'immigrants,

Il y a trop de salauds.

Si le silence est d'or

Si la parole est d'argent

L'action est le prix

Mon pays c'est la Terre

Les frontières c'est misère

Mon pays c'est mon corps

Mes racines sont mes jambes

Je suis de partout

Souverain de ma personne

Je suis humain

Résistant à la violence

Je me donne à aimer

Libre d'être libre

Famille humaine

Enracinée dans l'Univers

Fier de mon présent, de mon don,
de ma récolte

Je ne fais pas de littérature

J'écris pour tout le monde

Ouvrier travailleur artisan

Pourquoi des guerres ?

Parce que :

Chaque salaud a quelqu'un à tuer.

*Si tu es triste lorsque tu es seul,
c'est que tu es en mauvaise compagnie.*

C'est bien d'aider les plus faibles.

Mais l'aide aux plus faibles est souvent de l'apitoiement. Les médiocres gèrent la misère pour améliorer leur statut.

C'est pourquoi les plus forts devraient aider aussi les meilleurs.

Car les meilleurs se rongent d'angoisse et leurs révoltes les tuent.

*Ne te lasse pas de crier
ta joie d'être en vie et
tu n'entendras plus d'autres cris.*

Boris Vian :

« Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le bonheur de tous les hommes, c'est celui de chacun. »

Maryse Condé :

La vie ne serait un don
Que si chacun d'entre nous pouvait choisir

Le ventre qui le porterait
Or, être précipité dans les chairs d'une miséreuse

D'une égoïste, d'une garce
Qui se vengera sur nous des déboires de sa propre vie

Faire partie de la cohorte des exploités, des humiliés

De ceux à qui on impose un nom
Une langue

Des croyances, ah, quel calvaire !

Pierre Marcel Montmory :

JE SUIS NÉ RICHE

Je suis né riche

Pas besoin de rien

Pour chercher mon pain

Et me payer du bonheur

J'étais déjà quelqu'un

Je suis devenu le même

Je dis toujours je t'aime

Et cela fait le bien

*Ceux qui refusent mes cadeaux
N'acceptent pas leur innocence
Car ils ont mauvaise conscience
À fabriquer le néant des sots*

*Ceux qui refusent mon bonjour
Cultive la haine des salauds
Qui tuent tout ce qui s'aime
Et à eux-mêmes restent sourd*

*Ceux qui disent tout
Ne disent pas ce qu'ils pensent
Ils ont peur du grand trou
Ils vivent et ils meurent sans naissance*

*Les ratés de l'existence
Trouvent la terre trop basse
Pour être saluée d'importance
Cette mère mal aimée lasse*

*Paltoquets foulant les trottoirs
Qui visitent les futoirs
Et se laissent croire
Comme larrons en foire*

*La rude maladresse
Des salauds en laisse
Obéissants au stress
D'une mort maîtresse*

*Le jour est pour eux le calvaire
Et la nuit place à l'enfer
Les perdus n'ont pas de repos
Et ils n'échangent pas leur peau*

*Ils votent et ils rotent
Ils gagnent au jackpot
Ils fument de vieux clopes
Dans l'œil du Cyclope*

*Heureusement le drapeau
Flotte au mat de misère
Et quand le mal est trop haut
Il est temps de partir en guerre*

*Misère de misère l'ennemi en vue
Ils cherchent un mot rassembleur
Le mot chien n'ayant jamais mordu
Ils marchent sur l'étranger
qui leur fait peur*

*Je les ai vus passer devant ma porte
La Terre roulait sous leurs pieds*

*J'ai vu le malheur qui les porte
Ils ne m'ont pas entendu crier*

*Je me suis dit il est trop tard
Il eût fallu qu'ils m'écoutassent
Quand ils n'étaient encore que des as
Dans le jeu de carte des mignards*

*La peur mauvaise conseillère
Leur a pris le bras ballant d'ennui
Et leur a soufflé son haleine amère
Et leur sang est devenu bruit*

*Ils n'ont plus eu de sens
La bataille du sang mêlé
Rougissait la Terre assoiffée
De cet argent que l'on dépense*

*Je ne veux pas mourir assassin
Car je n'ai pas renié de quel sein
Je me nourris le cœur serein
La paix avec moi se sent bien*

Ahmed Ben Mahmoud :

Nous vénérons le pain la pluie
les aboiements de chiens dans la nuit
les reflets de nos lopins de terre
sur le limon maladroït
il y a le citronnier
il crie de sa grande bouche
que faire des saisons
si elles sont de ciment
j'irai nu de souvenirs
je chargerai mon dos
de regards d'oiseaux
ils traceront une ligne de sable
autour des rivages incertains
ils ouvriront ma poitrine
à la joie des mains cueilleuses d'olives
ces mains qui me poussent
à ouvrir la porte
à l'étreinte vive
ma prière est une ovation
aux routes invisibles
aux splendeurs de l'inconnu
entre un visage et le bleu du ciel
il y a le fracas de la vie pour laquelle
je ne prends aucune précaution
je suis vivant maintenant
que j'ai atteint certaines imprudences.



بدر شاعر العالم